

Mais? 1930 226

CHRONIQUE DU TEMPS PRÉSENT

La leçon de Michel Vieuchange

Les carnets de route de Michel Vieuchange, que son frère vient de publier sous le titre mystérieux de *Smara* (Plon), ne sont en rien une œuvre littéraire. Ces brèves notes à l'état brut, écrites en hâte, au cours d'un repos, parfois à dos même de méhari, n'ont subi aucune élaboration; mais elles ont, comme témoignage, une valeur qu'on ne saurait mesurer.

L'étrange fascination que le désert a, depuis longtemps, exercée sur les âmes nobles, cette aspiration à laquelle nous devons le Père de Foucauld aussi bien qu'Ernest Psichari, c'est celle-là qu'avait subie Michel Vieuchange, et la volonté qui le poussa à atteindre Smara, ville inconnue, inviolée, du Rio de Oro, ne se justifie par aucun de ces motifs de curiosité, de lucre ou de conquête qui sont d'ordinaire à la base des expéditions coloniales. Sa tentative est, au plus haut point, désintéressée et c'est ce qui lui donne une valeur et une originalité véritablement hors de pair.

Résumons-la. Elle est simple. Un jeune homme de vingt-six ans, appartenant à cette génération d'après-guerre dont on a tant médité, décide, pendant qu'il fait son service militaire au Maroc, d'aller à travers les

Daniel Rops

populations rebelles jusqu'à Smara. À peine libéré, il organise son expédition, avec l'aide de son frère : déguisé en femme berbère, il se lance dans la direction du Sud. Ses guides indigènes, toujours sur le point de le trahir, lui font perdre du temps. Il va quand même au prix de mille peines. Tantôt à dos de chameau, tantôt roulé dans un sac, comme un fardeau, pour se dissimuler aux yeux, tantôt à pied, il avance; il arrive au but, passe quelques heures dans la ville, y prend quelques photographies, puis revient. Mais les privations, le vermine, l'eau pourrie, la nourriture effroyable, ont provoqué en lui une dysenterie terrible. Fiévreux, épuisé, presque agonisant, il accomplit le chemin du retour. Un mois, un mois de douleurs terribles. Et enfin l'achèvement : à l'instant où il atteint la frontière de la zone française, au moment où l'avion frété par son frère le transporte à l'hôpital d'Agadir, la mort est déjà sur lui : elle va terminer son œuvre. Parti pour son voyage le 11 septembre 1930, Michel Vieuchange meurt à l'hôpital militaire d'Agadir le 30 novembre — dans la joie.

* *

Il y a à réfléchir sur les mobiles qui poussent vers la ville inconnue un Michel Vieuchange. J'ai dit que, en tout cas, il importait de bien signifier que, dans aucun sens, il ne s'agit ici de profit. A la lettre, un tel voyage ne sert à rien : on ne peut pas mettre en balance avec un aussi gigantesque effort les renseignements d'ordre scientifique, — pour intéressants qu'ils soient, — rapportés et publiés. C'est bien d'autre chose qu'il s'agit.

« Désireux d'éprouver la force de sa pensée, la force de son corps, la violence de son désir... » tel est

Danie Rops

Michel Vieuchange. Le but est là : mesurer sa propre valeur aux plus hautes mesures. Tout au long de ces pages, c'est la même pensée qui est manifeste : s'éprouver, voir jusqu'où l'on peut aller, s'accomplir. Un désintéressement total allant de pair avec, sur un autre plan, le plus haut intérêt, celui que nous prenons à nous-même, à notre plus secret destin.

L'action pour un Michel Vieuchange est un but qui se suffit à soi-même; elle est à la fois son moyen et sa fin. Il y a quelque chose d'inhumain et de surhumain dans une telle expérience qui exprime à merveille une des réalités dramatiques de l'homme moderne, sans cesse obligé de se prouver à soi-même la vérité, l'efficacité de sa vie, et qui nous paraîtrait à la lettre monstrueuse, si elle n'aboutissait à un dépassement de l'humain, à son accomplissement sur un plan tout à fait supérieur.

Il n'est pas douteux que Michel Vieuchange apparaisse, image magnifiée, comme un frère de ces jeunes hommes qui, vers 1927, parlaient tant de « l'acte gratuit ». Lui l'accomplissait dans son plus noble sens, (il en est d'autres, hélas !). On ne peut pas, lisant ses notes, ne pas se souvenir des héros de M. André Malraux (toute littérature exclue) et ne pas discerner, enfin, une influence, ici centrale, celle de M. André Gide, dont le nom et l'œuvre sont cités plusieurs fois par Michel Vieuchange. Et un tel témoignage vient éclairer d'une lumière vive ce grand débat de l'inquiétude, où il est facile de prendre — ou de prêter aux autres — des positions simplistes, mais plus malaisé de distinguer avec précision la vérité.

Cette incitation si violemment ressentie par Michel Vieuchange, de s'accomplir pleinement, de mesurer jusqu'à leurs extrêmes limites ses forces humaines, if

Gide
↓

Daniel Rops

avant qu'il le trouve dans Gide. Là oui, la leçon de Gide même lui écho, ou plutôt répète avec quelques modulations différentes celle d'un de ses maîtres, Nietzsche. Mais, — et c'est là le mystère de toute grande œuvre littéraire, — suivant le terrain où elle germe, la graine que jette un écrivain peut porter des fruits bien différents. Il est absolument certain que de nombreux passages de l'œuvre de Gide permettent à des cerveaux faibles, à des sensibilités mal équilibrées, de concevoir que l'accomplissement de l'homme ne peut se faire que dans la satisfaction des passions ; de même que la doctrine nietzschéenne du « par-delà le bien et le mal » peut passer pour une justification au voyou qui commet une escroquerie. Mais d'autres interprétations sont possibles, et la notion du surhumain présente en Nietzsche, celle de l'humain implicite en Gide, peuvent amener des âmes à comprendre que ce n'est pas dans la satisfaction des instincts, mais dans leur domination, que réside le véritable accomplissement de l'homme. Alors, et dépassant — et de combien! — leurs guides, elles franchissent d'un saut victorieux le mur de l'égoïsme, ce mur de *l'humain trop humain*, contre lesquels un Nietzsche, un Gide, sont venus buter.

Voilà un aspect de la question que les critiques de M. André Gide, nombreux ces temps-ci, ont négligé : il n'y a pas certes à faire quelle malfaisance profonde telles œuvres entraînent avec elles, ni à oublier de quel affreux démon intérieur un Gide est parfois la victime. Mais la justice nous contraint à mettre dans l'autre plateau de la balance ces pages de carnet de Michel Vieuchange, — où, en somme, s'exprime aussi, tacite, la condamnation la plus nette d'une certaine littérature gidiennne — et non le témoignage de Michel Vieu-

Daniel Rops

change seul, mais d'autres encore — Jacques Rivière
et le lieutenant de vaisseau Dupouey.

*
**

Car à l'extrémité de son effort surhumain, à la veille
de sa mort, la réalité que Michel Vieuchange découvre,
c'est celle de la foi. Nous voici loin des maigres satis-
factions de l'esthétisme, du plaisir, de l'acte gratuit.
Malheureusement, son frère nous dit peu sur cette évo-
lution suprême : lui-même fut sans doute peu rensei-
gné.

« Michel m'ayant appelé me parla comme jamais il
ne m'avait parlé. Dans sa bouche comme de telles pa-
roles sont neuves ! J'entends qu'il faut abandonner le
plan sur lequel nous avons vécu jusque-là. Avec sim-
plicité, il donne son adhésion totale au catholicisme,
— comme Claudel, me dit-il. Et il fait venir l'aumô-
nier. »

Par quelle secrète transmutation cet homme héroï-
que arrive-t-il à ces terres du renoncement, de la fidé-
lité et de l'amour ? Parti pour se mesurer homme, il
revient, ayant dépassé l'humaine nature. La leçon de
Michel Vieuchange, n'est-ce pas, en fin de compte,
celle qui, inscrite aux lignes de l'Écriture, condamne
les tièdes et promet aux violents le Royaume ? Elle
vaut pour chacun de nous, et nos Smara sont inté-
rieures.

DANIEL-ROPS.

Daniel Rops